

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 4

Artikel: Virée dans les cuisines et dépendances de la "haute" : "Gosford Park" de Robert Altman
Autor: Deriaz, Françoise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation


L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Virée dans les cuisines et dépendances de la «haute»

«Gosford Park» de Robert Altman

Quelle mouche a piqué Robert Altman pour qu'il aille se risquer dans les plates-bandes d'un James Ivory, c'est-à-dire les soies et les dentelles de la noblesse anglaise? De fait, le cinéaste américain s'intéresse davantage à l'arrière-plan du décorum, précisément au destin tragique des domestiques-esclaves de la toute-puissante aristocratie des années 30. Un étourdissant et magistral portrait de groupes aux fortes saveurs républicaines (au sens antiroyaliste du terme). Le film, précisons-le, est sur les rangs pour l'Oscar du meilleur film et du meilleur réalisateur.

Par Françoise Deriaz

Avec «Gosford Park», on est de plain-pied dans l'atmosphère imposante et pétrie de vaine distinction des grands châteaux où quelques poignées de fortunes titrées s'échinent à tuer le temps. Des lieux prestigieux où n'entrent par la grande porte que les persona grata. C'est ce qu'apprend vite Mary, la petite femme de chambre au regard encore grand ouvert sur le monde qui vient de se faire rincer copieusement dans une Rolls où seul l'habitable réservé aux maîtres est protégé des intempéries. Mary n'est pas la seule domestique à débarquer à «Gosford Park» ce jour-là. Une armée de bonnes et valets sont accueillis par Jennings (Alan Bates), le maître d'hôtel, pour une partie de chasse dont ils ne verront que les corvées: les casseroles à laver, les plats à servir, les dentelles à repasser, les caprices à assouvir.

A l'évidence, Altman ne conteste pas à James Ivory le titre de «plus anglais des cinéastes américains». La critique en gants blancs de l'aristocratie british, les accès de révolte de ses rejetons contre les conven-

tions (dans le style de la pauvre princesse Margaret qui a renoncé à l'amour au nom de la défense de la couronne!), les émois perclus de deux vieux serveurs («Les vestiges du jour / The Remains of the Day»), il les lui laisse. Il faut dire qu'à l'inverse de la scénariste d'Ivory, Ruth Praver Jhabvala, Altman n'éprouve aucune fascination pour l'aristocratie britannique. On pourrait d'ailleurs presque le reconnaître dans le personnage de Morris Weissman, un producteur américain lâché dans la partie de chasse comme dans un jeu de quilles, toujours pendu au téléphone dans l'espoir vain d'atteindre Hollywood (l'histoire se déroule en 1932, bien avant internet!) et remarquant à peine le dédain ostensible que lui vouent les «nobles» hôtes anglais du manoir.

Ceux d'en bas, ceux d'en haut

Comme dans «Short Cuts», Altman prend le pouls d'une communauté disparate en juxtaposant une pléiade d'histoires apparemment sans corrélations, mais dont les pièces finissent par s'assembler pour composer une vaste fresque passionnante où chaque détail fait sens. Mais en lieu et place du balayage horizontal de Los Angeles de «Short Cuts», il explore la verticalité du château de Gosford Park, où il s'est entouré des meilleures pointures du cinéma anglais (Kristin Scott Thomas, Helen Mirren, Maggie Smith, Alan Bates, etc.). En haut les maîtres, en bas les domestiques. Dans les étages, bonnes et mauvaises fortunes, en amour comme en argent, sont au centre des préoccupations. Dans les cuisines et dépendances, peuplées de femmes sans homme engrossées par leurs maîtres et de pauvres hères, rares sont ceux qui rêvent encore d'échapper à leur sort.

Pour ne pas se retrouver à la rue, on se plie à la hiérarchie, celle de la domesticité, celle de la société. Au point de renoncer à son identité pour celle de son maître, histoire de savoir à qui «appartient» telle bonne ou tel valet. Ils ne sont pas seulement affublés de leurs patronymes,

l'identification est bien plus profonde. Attachés à demeure à leur service, leur horizon se limite à une intimité à sens unique. Ils savent tout de leurs maîtres, tandis que ceux-ci ignorent tout des enfants qu'ils ont dû abandonner à la naissance pour ne pas perdre leur place, des chambres minables au méchant lit de fer où ils attendent d'être sonnés...

C'est donc à travers le regard des domestiques qu'Altman part à l'assaut des étages pour savoir ce qui se trame dans ce petit monde gonflé d'importance rappelant furieusement celui de la romancière Agatha Christie. Là encore, Altman torpille le dispositif bien huilé d'une société tout entière fondée sur le respect de l'échelle sociale. Dans ce décor d'apparat où évoluent des femmes très décoratives et des messieurs très propres sur eux qui projettent d'aller piller les richesses de l'Afrique, où les bijoux, les meubles, les tentures ne viennent pas du Prisunic du coin, Altman s'offre le luxe d'un crime de théâtre de boulevard pas crédible pour un sou, comme si ces gens-là ne méritaient guère plus que ce qu'ils représentent vraiment: du toc.

Malicieusement, Altman prend ainsi à contre-pied la fascination du petit peuple pour le gotha en levant le voile sur l'envers du décor. Les *Point de vue* et autres *Gala* qui n'en finissent pas de faire leur miel des états d'âme aristocratiques ne vont certes pas voir leur tirage chuter après la sortie de «Gosford Park», mais le coup de gueule d'Altman contre la pérennité fondamentalement offensante de privilèges moyenâgeux est un vrai régal.

Réalisation Robert Altman. **Scénario** Julian Fellowes, d'après une idée de Robert Altman et Bob Balaban. **Image** Andrew Dunn. **Musique** Patrick Doyle. **Son** Peter Glossop, Nigel Mills. **Montage** Tim Squyres. **Décors** Stephen Altman, Anna Pinnock. **Interprétation** Kristin Scott Thomas, Maggie Smith, Charles Dance, Alan Bates, Helen Mirren, Eileen Atkins, Emily Watson, Kelly Macdonald... **Production** USA Films, Capitol Films, Film Council; Robert Altman, Bob Balaban. **Distribution** Monopole Pathé (2001, USA / GB / Italie / Allemagne). **Site** www.gosfordparkmovie.com. **Durée** 2 h 17. **En salles** 20 mars.

